

LE CHRISTIANISME COMME AVENTURE

Par André Désilets

Récemment, je me suis plongé dans la lecture des œuvres de Nicolas Gomez Davila (1913-1994), ce soi-disant penseur réactionnaire colombien qui, à l'instar d'un Constantin Leontiev en Russie, proclamait l'impossibilité de vivre en artiste dans un monde athée et clos, fermé sur lui-même.

Mais voilà, notre époque ne semble guère intéressée par ce genre d'écrivain dont la réflexion alimente la flamme d'un dessein supérieur, celui du besoin d'élévation de l'homme. Au Québec, Alain Finkielkraut le notait autrement lors d'une conversation avec Antoine Robitaille (*L'ingratitude*, Montréal, Québec Amérique, 1999, p. 204) : « Ce n'est pas le nivellement, mais la verticalité qui est insupportable à notre modernité... ».

Pour la plupart d'entre nous, démolir les veaux d'or idéologiques que l'Occident s'est fabriqués depuis la Renaissance et les Lumières apparaît comme une inadmissible provocation. Mais que dire lorsque Gomez Davila pousse la provocation plus loin en reconnaissant le catholicisme comme sa vraie patrie? « Tout est banal, écrit-il, si le monde n'est pas engagé dans une aventure métaphysique ». Et le catholicisme à ses yeux exprime tout autre chose qu'un vulgaire catalogue de principes normatifs, qui serait comparable au programme d'un parti politique. Encore faut-il avoir le courage, disait Soeren Kierkegaard, de se regarder dans le miroir des *Ecritures* et, par là, dépasser cette « dérision goguenarde » qui agite les médias, situés principalement à gauche de l'échiquier politique, là où l'on retrouve la plupart des esprits prétendument éclairés de notre temps.

Dans la France des années quarante, Albert Camus déclarait au couvent des dominicains de La Tour-Maubourg : « Ce que le monde attend des chrétiens est que les chrétiens parlent à haute et claire voix (...), qu'ils sortent de l'abstraction et qu'ils se mettent en face de la figure ensanglantée qu'a prise l'histoire d'aujourd'hui ». Autrement dit, les chrétiens n'ont pas à rougir de leur foi et à se taire devant toutes ces intimidations positivistes, marxistes, psychanalytiques ou autres charges antichrétiennes qui, plus souvent qu'autrement, procèdent d'une ignorance crasse, si ce n'est d'une inculture chronique qui ne fait qu'exprimer sa propre misère.

Tel est le sens de la démarche d'un Jean-Claude Guillebaud par exemple, cet ex-reporter du journal *Le Monde* qui, ne pouvant plus s'en tenir « à l'effervescence de l'actualité » pour comprendre la modernité, soulève « la question chrétienne » dans un petit livre particulièrement simple et vivant : *Comment je suis redevenu chrétien* (Paris, Albin Michel, 2007).

Précisons d'abord que Guillebaud emprunte une approche dite « latérale ». « Je parlais à l'aventure, écrit-il, comme je parlais autrefois en reportage ». Il ne s'agissait donc pas d'élaborer un nouveau projet de réhabilitation du judéo-christianisme, mais d'examiner

la crise contemporaine des fondements, les raisons qui ont orienté nos choix et qui nous ont conduit dans des culs-de-sac incontournables. « On a dit que la démocratie devait permettre d'ouvrir un robinet d'eau fraîche et, en fait, on s'est branché sur les égouts », disait à ce propos le cinéaste russe Nikita Mikhalkov. Notre monde serait-il rempli d'idées chrétiennes devenues folles, comme le pensait Chesterton ?

Pour Guillebaud, nous dormons sur un trésor. C'est le christianisme, et rien d'autre, dirait-il à la suite de philosophes athées comme Jürgen Habermas, qui est le fondement de la liberté, de la conscience, de la personne et de la plupart des grands signes distinctifs de la civilisation occidentale. De sorte que, sans un minimum de connaissance du christianisme, c'est tout le patrimoine architectural, artistique, littéraire et intellectuel de l'Occident qui devient indéchiffrable. Pour tout observateur attentif, le noyau d'une culture est invariablement religieux. Comme le rappelle le théologien orthodoxe Olivier Clément, le « religieux » n'est pas un compartiment de la culture, en série avec tant d'autres – l'économique, l'esthétique, le sportif ! – c'est la profondeur même de l'existence. Du même coup, la laïcité ne peut être en mesure de dire qui nous sommes. Mais faut-il s'indigner, demande Thérèse Delpech dans *L'ensauvagement (Le retour de la barbarie au XXIe siècle)*, Paris, Grasset, 2005), que l'homme d'aujourd'hui « soit la proie d'une sorte de confusion mentale et morale, et que le chaos des idées et des mœurs semble pire encore que celui des événements » ?

À ce chapitre, toute réponse implique une réflexion, un approfondissement. Car il s'avère que le message évangélique exprime une valeur fondatrice pour tous les hommes, y compris pour ceux qui lui tournent le dos. C'est pourquoi, je ne puis passer sous silence le magnifique ouvrage du philosophe Jean Brun, celui-ci étant, pour reprendre les termes du cardinal Poupard, un véritable « Apôtre des néo-païens et des non-croyants de notre temps ». *Vérité et Christianisme* (Troyes, Librairie Bleue, 1995) est un livre passionnant, le dernier d'un homme qui a vécu intensément. Avec lui, la pensée est à la fois colorée, chaleureuse, vive... et corrosive. Au fond, Jean Brun n'hésite pas à opposer aux illusions et aux dérives de l'époque la même vitalité dénonciatrice que celle dont firent preuve les premières communautés d'Antioche, d'Ephèse ou d'ailleurs. L'action de l'homme apprend du monde ses limites, dit-on. Et les fontaines qu'on y trouve restent incapables d'étancher sa soif. L'Arbre de la connaissance n'est pas l'Arbre de vie. Tel est le sens du témoignage de Jean Brun, « un homme d'une seule pièce, dirons-nous avec Thomas Molnar, poteau indicateur dans la broussaille où le temps qui mesure chichement nous a donné de vivre ». Citons-le en guise de conclusion :

Les Ecritures sont des textes révélateurs dans la mesure où l'on parvient jusqu'à eux non à travers une démarche ascensionnelle guidée par une science du dévoilement, ni par le biais d'un immanentisme qui en trouverait la source en nous-mêmes, mais à partir de l'abîme. C'est alors que nous pouvons les entendre parler. Parler en Vérité, au moment précis où nous prenons conscience que, comme le dit Shakespeare, « The time is out of joint » et que nous vagabondons sur les terrains vagues du dissemblable.